



CULTURE

Nicolas de Staël, l'année intense

ARTS Retour à Aix-en-Provence sur les quinze mois les plus prolifiques du peintre. Une communion dionysiaque avec la Méditerranée, avant son suicide.

CÉRIC BIÉTRY-RIVIERRE
ebietryrivierre@lefigaro.fr
ENVOYÉ SPÉCIAL À AIX-EN-PROVENCE

Comment dire la Méditerranée, ce berceau paradisiaque mais à la lumière aveuglante ou qui affûte les contours jusqu'à ce qu'ils coupent comme des rasoirs ? Corot y a réussi un temps. Puis il est revenu aux nuances douces de son crachin normand. Monet aussi, qui a souvent avoué son impuissance devant l'éclat blanc d'Antibes ou l'explosion verte des palmiers de Bordighera. Cézanne et Picasso, eux, n'ont eu aucun mal, mais ils étaient enfants de ce Sud.

Pointillistes et fauves ont les premiers trouvé des solutions systématiques, juxtaposant les couleurs pures pour un maximum de contraste et de vibration. Cette leçon, deux Russes blancs tourmentés l'ont mise à profit pour aller encore plus loin et plus librement. Soutine, avec ses platanes tordus, a vu après Van Gogh tout le potentiel expressionniste de la Provence. Et Nicolas de Staël a chanté son âpreté tout autant que sa quiétude. Cela jusqu'à une quasi-abstraction.

On le constate, impressionné, à Aix-en-Provence où l'Hôtel de Caumont réunit 71 peintures sur les 254, et 26 dessins sur les 203 datant de sa période la plus prolifique. Celle-ci va de juillet 1953 à octobre 1954, quand l'artiste est établi à Lagnes puis à Ménerbes, travaillant sur place ou sur la base de souvenirs optiques et d'expériences

spirituelles acquises dans les campagnes de Fiesole, d'Agrigente, de Selinonte, de Syracuse...

Des ciels du Vaucluse aux rochers du Luberon, des scintillements violents des ports de Marseille et de Martigues, de l'incandescence du marbre et des sentiers italiens, quel paysagiste accompli ! On sent qu'un caillou, une écorce, un lichen l'absorbe entièrement, même de nuit. Rigueur et monumentalité de toutes les compositions, qu'elles soient de grand ou de petit format, effet maximal de rugosité par des aplats maçonnés au couteau, épure et radicalité des perspectives, travail par fulgurance : tout cela participe d'une alchimie très originale. Et d'autres secrets sautent aux yeux avec cette réunion exceptionnelle de toiles, prêts de collections très éparées, souvent privées. « *De Staël inverse souvent les valeurs* », résume Marie du Bouchet, commissaire de l'exposition. Ainsi les arbres peuvent être rouge carmin, tout comme certains ciels siciliens, la mer couleur sable et les cyprès orange ou kaki. Rien ne sonne jamais faux toutefois. D'instinct l'artiste sait suggérer la canicule, un jour d'hiver boueux ou une belle nuit estivale.

Sentiment de nature

Dans *Arbres et maisons*, un tableau comme à l'habitude intitulé laconiquement, les rouges des bâtiments sont allumés par le gris du ciel qui descend frotter grossièrement ce pigment. Dans *Agrigente*, l'air est aubergine, le chemin rose chair, les champs jaune cad-



mium et orange. Voilà qui, dans d'autres mains, pourrait n'être que pure peinture. Ici, le sentiment de nature se ressent d'évidence.

Par quel miracle ? « *On ne peint jamais ce qu'on voit ou croit voir, on peint à mille vibrations le coup reçu, à recevoir, semblable, différent* » répond, dès 1950, cet ultime grand romantique. À Marseille en juin, quatre ans plus tard, il constate : « *La couleur claque, dure, juste, formidablement vibrante, simple, primaire.* » Tout est là, comme à saisir d'emblée. Les splendides séries de dessins au feutre, pris sur le vif, témoignent de ces moments de révélation. Ils aboutiront aux grands tableaux exécutés de retour à l'atelier. L'anecdote y est complètement négligée. Seule l'histoire

longue - celle de la géographie ou des vestiges antiques - s'y trouve portée, ainsi qu'en mille pointillés la crête lumineuse des formes.

Au centre de cet éden de pierre, d'eau et de maquis, le poète hypersensible a bien sûr installé sa nouvelle Eve. Elle s'appelle Jeanne Polge. Ses nus sont d'autres paysages, construits avec la même austère solidité. Reste que la belle, comme le climat, peut se montrer revêche. Elle a mené la vie dure à de Staël, qui s'est suicidé en mars 1955. Mais, durant ces quinze mois intenses passés à deux, même les tempêtes intimes aiguillonnaient la créativité. ■

« **Nicolas de Staël en Provence** »,
Hôtel de Caumont, Aix-en-Provence (13),
jusqu'au 23 septembre.



Marseille, 1954, huile sur toile de Nicolas de Staël.

ADAGP, PARIS, 2018, COMITÉ NICOLAS DE STAËL